

Le lointain : écrire au loin, écrire le lointain sous la direction de Magessa O'Reilly, Neil Bishop et A. R. Chadwick (Saint-Nicolas, Québec, Publications MNH, 2002, 216 p.)

Miléna Santoro

Numéro 17, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005282ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005282ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Santoro, M. (2004). Compte rendu de [*Le lointain : écrire au loin, écrire le lointain* sous la direction de Magessa O'Reilly, Neil Bishop et A. R. Chadwick (Saint-Nicolas, Québec, Publications MNH, 2002, 216 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (17), 87–89. <https://doi.org/10.7202/1005282ar>

Le lointain : écrire au loin, écrire le lointain

sous la direction de Magessa O'Reilly, Neil Bishop et A. R. Chadwick
(Saint-Nicolas, Québec, Publications MNH, 2002, 216 p.)

Miléna Santoro
Georgetown University

Publication résultant du dixième colloque de l'Association des professeurs des littératures acadienne et québécoise de l'Atlantique, *Le lointain : écrire au loin, écrire le lointain* se compose de quatorze essais, précédés d'une présentation de Magessa O'Reilly ainsi que d'un extrait intitulé « Kaléidoscope brisé » par l'auteur Sergio Kokis, l'invité d'honneur de l'événement. À vrai dire, l'image du kaléidoscope qui donne le ton à l'extrait de Kokis s'applique assez bien à ce recueil d'articles réunis autour du thème du lointain. Force est de constater, cependant, que l'harmonie de l'ensemble est aussi « brisée » par moments, soit par un choix d'auteur qui sort du corpus essentiellement franco-canadien et québécois du reste, soit par une analyse dont le lien avec le sujet annoncé est quelque peu tangentiel ou forcé. À ces rares exceptions près, le recueil relève tout de même avec succès le défi consistant à explorer les multiples perspectives possibles sur ce vaste réseau thématique sans pour autant compromettre la qualité de la réflexion présentée.

Comme le souligne O'Reilly dans sa courte introduction, le thème du lointain peut impliquer une distance temporelle aussi bien qu'un éloignement spatial. Aussi ce recueil réunit-il des essais consacrés tant aux textes des lointains passés de la littérature québécoise qu'aux récits de voyage et à l'œuvre des auteurs dits « migrants » pour qui le souvenir d'un pays d'origine éloigné provoque souvent une méditation profonde sur l'altérité (la leur autant que celle de la culture d'accueil). Les articles montrent par ailleurs que les figures du lointain émergent dans des genres bien disparates. Loin de se limiter au roman, les collaborateurs prennent aussi pour objet d'étude la poésie, le théâtre, l'essai, la chanson, les rapports des voyageurs, la littérature pour la jeunesse et même la science-fiction. La multiplicité d'approches et de genres explorés expliquerait en partie pourquoi l'ensemble manque de structure ; dans sa présentation de l'ouvrage, O'Reilly choisit même de sauter parmi les essais au lieu de les traiter dans l'ordre. Un regroupement conceptuel des articles plus clairement élaboré aurait peut-être contribué à mieux faire valoir les points de convergence des visées et des optiques variées contenues dans ce recueil.

Malgré leur agencement quelque peu aléatoire, bon nombre de ces articles se révèlent néanmoins d'un très grand intérêt et contribuent à une meilleure compréhension des dimensions et des sens multiples que peut prendre la notion du lointain. Trois des essais se consacrent aux lointains débuts de l'histoire et de la culture littéraire en territoire québécois. Denis Combet se penche sur la période allant de 1682 à 1782 pour examiner les formes narratives et les figures de style adoptées par les coureurs de bois, les missionnaires et les explorateurs de la Nouvelle-France lorsqu'ils racontent les dangers auxquels ils ont dû faire face au cours de leurs voyages dans la nature sauvage. Nathalie Dolbec, pour sa part, examine les romans populaires de François-Réal

Angers et d'Eugène L'Écuyer publiés vers le milieu du XIX^e siècle, dans lesquels elle trouve des descriptions caractérisées par une « frénésie sémiologique » et une « axiologisation sommaire », pour reprendre le vocabulaire théorique qu'elle privilégie. Si l'analyse textuelle de Dolbec entretient avec la thématique de l'ensemble des liens quelque peu frêles, il n'en est pas de même de l'article que Robert Viau consacre à la pièce *La Dalle-des-morts* de Félix-Antoine Savard. Publiée en 1965 et située au Québec, cette pièce s'inspire de l'expérience des voyageurs qui, attirés par le potentiel de l'Ouest lointain, partent pour l'Oregon pendant les années 1830. Le « rêve continental » partagé par les personnages de Savard fournit à Viau l'occasion d'explorer l'opposition entre partir et rester, si centrale non seulement au thème du lointain mais aussi à l'imaginaire québécois.

La majorité des articles dans ce recueil traite d'auteurs et d'œuvres de la modernité québécoise et franco-canadienne. Dans son étude prometteuse de l'essai québécois entre 1975 et 1990, Annie Pronovost – dont j'espère avoir saisi le nom exact, puisqu'il est écrit différemment dans la table des matières et dans l'en-tête de son article – offre une analyse théorique de la nécessité de l'éloignement pour le processus d'écriture. Ce faisant, elle distingue la production québécoise récente de la définition des littératures mineures selon Deleuze et Guattari. Pronovost avance l'idée intéressante qu'après une première période comme littérature mineure, suivie d'une deuxième étape plus révolutionnaire d'esprit, la création littéraire québécoise serait actuellement entrée dans un temps de maturité plus solidement assise, même s'il y persiste parfois un sentiment sournois d'illégitimité. Larry Steele, dans le plus court article de ce recueil, revient sur l'œuvre de Gaston Miron. Or, tandis que celle-ci participe justement à l'étape révolutionnaire distinguée par Pronovost, Steele souligne l'importance pour Miron de la notion du long cheminement vers un changement encore irréalisé. Comme chez les essayistes examinés par Pronovost, Marylea MacDonald remarque chez Anne Hébert et Nancy Huston la nécessité du lointain pour leur travail d'écriture aussi bien que pour les personnages qu'elles créent. Comme MacDonald l'affirme, dans *Le Premier jardin* et *Cantique des plaines*, « le lointain constitue non seulement une condition de création, mais la matière même de l'œuvre » (p. 90).

Dans son essai consacré à la science-fiction d'Elisabeth Vonarburg et d'Esther Rochon, Sophie Beaulé revient à l'opposition entre le voyage et la sédentarité pour montrer comment ces deux auteures utilisent le lointain du Grand Nord pour symboliser les tensions actuelles à l'œuvre dans une société québécoise qui compose tant bien que mal avec un « ébranlement de l'espace géopolitique et identitaire » (p. 127). Selon Beaulé, le trajet spatial effectué par les personnages dans les récits de science-fiction de Vonarburg et de Rochon s'accompagne d'un désir de comprendre et de se comprendre, nécessité intérieure qui reflète aussi un penchant contemporain au Québec. Pour sa part, Hélène Guy examine trois récits d'expéditions réelles et fictives pour y discerner une véritable poétique de la marche d'approche. En racontant le voyage qui précède l'escalade d'une montagne, les narrations d'Yves Laforest, de Gabrielle Roy et de Jacques Lanzmann présentent une progression affective similaire menant de la détermination à l'extase et enfin au doute chez ceux qui affrontent l'expérience souvent solitaire et transformatrice des cimes lointaines. Comme le soulignent plusieurs articles de ce recueil, dont ceux de Beaulé et de Guy, l'expérience du lointain peut ainsi conduire à la découverte de soi autant qu'à la découverte de l'ailleurs. C'est également le thème de l'article de Joachim Carreira sur *L'Immoraliste* de Gide, où une réflexion philosophique poussée sur le rapport entre le lointain et notre désir de compréhension n'est pas sans intérêt, même si son corpus ne cadre guère avec l'ensemble du recueil.

Comme on pourrait s'y attendre, quatre des articles dans ce recueil analysent l'expérience du lointain dans des œuvres appartenant à la littérature migrante. L'étude de « La poétique du lointain dans l'œuvre romanesque de Serge [sic] Kokis », une contribution d'Irène Oore, souligne le rôle central que jouent le vagabondage, la nostalgie et la quête dans les sept premiers romans de l'auteur. Selon Oore, l'écriture de Kokis ainsi que la vocation artistique de tant de ses personnages « constitue[nt] la réponse ultime [...] à un désir infini et insatiable, le désir du lointain » (p. 32). L'errance et un passé indélébile hantent aussi l'œuvre de Ying Chen, comme le montre Kelly-Anne Maddox dans son article quelque peu répétitif sur *Immuable*. Rachel Major, pour sa part, présente les nouvelles du recueil *Tant que le fleuve coule* de Marie Jack, une écrivaine franco-manitobaine d'origine tchèque qui privilégie les thèmes de la distance et de l'exil à un tel point que Major y voit une véritable « allergie à la vie » (p. 137) chez les personnages aussi bien que chez l'auteure. Enfin, signalons le bel article de Noëlle Sorin sur Nadia Ghalem, une Algérienne installée au Québec depuis presque trente ans, qui écrit des romans pour la jeunesse. Sorin réussit à situer l'œuvre de Ghalem non seulement à l'intérieur de l'évolution de la littérature québécoise, mais aussi au sein de la littérature migrante, qui connaît elle-même des filières distinctes, telles « l'écriture métisse » et « les écritures de l'identitaire », termes dont elle signale l'origine et les liens avec son corpus. Son analyse des figures du lointain et de l'étranger dans les œuvres pour la jeunesse de Ghalem fait ressortir l'importance de ces notions pour habituer les jeunes « à l'ouverture à l'Autre » et « au lointain comme culture » (p. 151).

Pour conclure, le long article extrêmement intéressant que Robert Proulx consacre à la chanson québécoise mérite une mention spéciale. À partir d'un vaste corpus qu'il maîtrise à souhait, Proulx montre à quel point le lointain fait partie de l'imaginaire des chanteurs depuis que des innovateurs comme Robert Charlebois ouvrent l'esthétique autrefois nationaliste et casanière de la chanson vers le monde et les autres. L'ouverture se réalise grâce à un penchant pour l'exotisme et l'utilisation fréquente des langues étrangères telles l'espagnol, le créole, l'italien et même le grec (sans parler de l'anglais qui marquerait plutôt « l'envahissement de la culture voisine dominante » ([p. 180] selon Proulx). Pour les chanteurs québécois des années soixante-dix et quatre-vingt, Proulx observe que les voyages réels (et parfois des voyages imaginaires) offrent une expérience du lointain qui mène souvent à une critique sociale, ce qui transforme ainsi non seulement leur vision du monde mais aussi le cours de la musique moderne au Québec.

C'est la qualité soutenue des articles dans *Le lointain : écrire au loin, écrire le lointain* ainsi que l'éclairage nouveau qu'ils apportent à des auteurs et des œuvres connus qui font le mérite de ce recueil. Y trouvera son compte tout chercheur ou étudiant désireux de s'éloigner des sentiers battus de la réflexion sur la création et l'altérité grâce à l'examen des horizons tant temporels que spatiaux qui orientent notre conscience identitaire et notre vision du monde, car, pour citer Magessa O'Reilly, dans *Le lointain*, « il s'agit de distances toutes relatives, de distances qu'on franchit sans déplacement dans l'espace, d'explorations du plus intime de soi-même accomplies par l'écriture » (p. 9).